

**CARAUSSE Pascal
7 Résidence Anjou,
La Tourtelle,
13400 AUBAGNE.
Tél : 04 42 03 94 47
Ou : 06 31 46 95 92
p.carausse@laposte.net**

POUR LE CAPRICE DU GRAND ROI

ROMAN

À Denis et Alexis Carausse, en espérant leur inspirer le respect de la démocratie.

AVANT PROPOS

La Grèce ancienne, malgré sa renommée, reste victime de nombreuses images d'Épinal, de préjugés infondés, et semble pourtant bénéficier de l'opinion favorable de tout un chacun. Qui, en effet, n'a pas en tête cette représentation idyllique, champêtre et paisible du pâtre en toge, une couronne de fleurs ceignant sa tête, en train de jouer de la flûte dans un pré en gardant ses moutons ? Cette figuration est-elle légitime ? La Grèce jouit en effet du statut de grande civilisation, ce qui est évidemment le cas. Mais qu'est-ce qui nous dit que l'empire Perse, juste à côté, beaucoup plus vaste et puissant, n'avait pas atteint un degré de société équivalent ? Il est vrai qu'il est, lui, beaucoup moins connu de nous autres occidentaux. Certainement souffre-t-il du handicap à nos yeux de ne pas être européen. La Grèce antique bénéficie aussi du prestige de la créatrice de la philosophie et de la démocratie. La démocratie directe, la plus légitime selon beaucoup, que l'on ne retrouve plus guère que dans certains cantons suisses. Mais celle-ci est-elle indiscutable ? Tout d'abord, les femmes en étaient exclues. Ceci dit, il faut remettre les choses à leur place. Dans quelle partie du monde étaient-elles sur le devant de la scène à l'époque ? C'était bien rare sous l'Antiquité. Les étrangers, ou métèques, ne possédaient que des libertés réduites. Mais il en va de même dans presque tous les États du monde contemporain. Pour ce qui était des droits de l'homme également, il y aurait à redire : que penser d'une démocratie qui assurerait la sécurité de ses citoyens, tout en pratiquant et approuvant l'esclavage ? Ce serait impensable aujourd'hui, mais ne choquait personne alors. Peu, en effet, avaient aboli la pratique de la servitude. Critiquable aussi, cette conception voulant que lors d'un procès, le témoignage des femmes soit irrecevable, et que celui des esclaves ne le soit que si les aveux étaient recueillis sous la torture... Donc une civilisation avancée pour son temps, une démocratie, certes. Mais il s'agit avant tout d'un univers finalement assez archaïque, souvent violent ou féroce, où l'on n'hésitait pas à répondre par l'agressivité dès lors que l'on sentait son mode de vie menacé. Les guerres médiques en sont l'illustration la plus flagrante. Je maintiens pourtant qu'il devait s'agir d'un monde où il pouvait faire bon vivre. Le stress, sauf lors d'une déclaration de guerre bien sûr, devait être quasi absent, et le travail très peu prenant lorsque l'on possédait des esclaves pour l'effectuer à sa place. À l'exclusion des métèques, des couches les plus défavorisées de la population et des esclaves, la vie devait être des plus paisibles, dans un environnement bien loin d'être hostile. De plus, il y avait du temps libre : qui n'a jamais entendu parler du théâtre grec, Sophocle ou Aristophane entre autres ? C'est donc bien qu'il se trouvait des gens pour se rendre aux représentations. Il s'agit donc, en ce qui me concerne, de plonger le lecteur dans une société parachevée, éminemment humaine, peuplée d'hommes avec leurs joies, leurs peines, leurs craintes, leurs incertitudes, leurs amours et leurs haines. Presque la nôtre, à quelques progrès du modernisme près. Car sommes-nous foncièrement différents, dans la mentalité ? J'ai choisi la seconde guerre médique car les périodes les plus troublées sont souvent les plus passionnantes et les plus plaisantes à raconter. Je n'ai pas voulu verser dans la grande Histoire, même si on la croise parfois, mais dans le quotidien de citoyens athéniens conventionnels. J'ai également choisi d'émailler le récit de quelques termes et expressions

grecs antiques. Pour le rendre plus vivant d'abord, et aussi pour faciliter l'immersion du lecteur dans ce monde parfois déconcertant... Exotique en tous cas. De plus, certains mots sont intraduisibles avec notre vocabulaire contemporain. Cela étant dit, il ne me reste qu'à vous souhaiter une bonne lecture et un excellent dépaysement dans une époque étonnante pour nos esprits rationnels contemporains.

Pascal Carausse.

I

L'âge adulte, la période la moins sûre, la plus dangereuse en tous cas, parce que la moins simple. Comme si l'Etre humain en vieillissant oubliait le rythme naturel de la vie. (Jean René Major).

Agis éprouva du mal à se réveiller ce matin là. Il avait dû fêter trop ardemment la fin de son éphébie* [période de formation militaire de dix-huit à vingt ans. Toutes les définitions correspondant aux termes marqués d'un astérisque se trouvent également en fin de récit, NDLA], et son entrée simultanée dans l'âge adulte et la vie civile. Il est vrai que l'on est impétueux et avide de plaisirs à vingt ans. Et ses amis ne l'étaient pas moins, loin s'en fallait ! C'est donc avec la bouche pâteuse et l'impression qu'Héphaïstos lui frappait la tête avec le marteau de sa forge qu'il se tira de son lit, sortit de sa chambre, traversa la cour intérieure en clignant des yeux du fait de l'agressivité de la luminosité. Une bouffée de chaleur sembla alors lui sauter au visage. Le soleil était déjà ardent et rayonnait sur les galets pris dans le mortier du sol. Dans une heure, il aurait certainement des difficultés à poser sans se brûler son pied nu sur le sol ailleurs qu'à l'ombre. Il parvint en titubant jusqu'à la cuisine. Là l'attendaient les esclaves qui étaient chargés du petit déjeuner. Il fut immédiatement rejoint par son frère Xanthos, qui n'avait pour l'heure pas encore achevé son service militaire mais ne se trouvait pas dans un meilleur état : il avait lui aussi participé à la fête de la veille, même si l'éphébie était pour lui toujours d'actualité. Les deux esclaves scythes, Scilurus et Palacus, disposèrent des bols de vin pur et les morceaux de pain d'orge [pain lourd et très bourratif, NDLA] destinés à y être trempés, comme l'exigeait un petit déjeuner typique grec. Agis et Xanthos prirent place autour de la table de chêne vermoulue sur de petits tabourets de bois carrés. Xanthos eut même du mal à réprimer un haut le cœur lorsqu'il considéra le jus de la treille dans le bol qui lui était destiné. Cela ne l'empêcha pas de prendre la parole.

- C'était une belle fête, hier, hein ? Il n'y manquait que des prostituées et des musiciens pour qu'elle fût parfaite, seulement tout ça peut très rapidement devenir hors de prix...

- Tu l'as dit ! Mais je crains fort que l'on ait un peu abusé du jus de la treille. Ce matin j'ai la tête en cuir et l'impression d'avoir une éponge dans la bouche. Enfin, avec le vin du petit déjeuner, ça devrait s'estomper. Le meilleur moyen de ne pas se retrouver avec la gueule de bois n'est-il pas de rester bourré ?

- Comme tu y vas ! Dis-toi que ton éphébie ne se terminera qu'une fois, quoi qu'il arrive. Ça mérite de marquer le coup, non ? Et heureusement que nous n'étions pas à Athènes même, car avec le vacarme que nous avons perpétré, la milice eut tôt fait d'intervenir. Et elle est composée de trois cents esclaves scythes qui n'ont pas spécialement la réputation de tendresse ni de compassion !

- Vivre à la campagne possède quand même quelques avantages...La tranquillité, l'espace, le grand air, et la possibilité de s'autoriser du tapage jusqu'à une heure avancée de la nuit. Ici nous n'avons dû gêner que nos deux esclaves. Tu comptes faire quelque chose aujourd'hui ?

- J'ai une séance d'entraînement à la sarisse* [lance très longue qui armait la phalange grecque sous l'antiquité, NDLA] à Athènes. Je partirai dans une heure ou deux. Et toi ?

- J'irai à Athènes aussi, pour voir où en est le travail de nos douze esclaves dans notre atelier de céramique. Depuis que notre père et notre mère ont passé le Styx [sont morts, NDLA], c'est à nous de nous en occuper. En l'occurrence à moi, maintenant que j'ai rejoint l'effectif si « convoité » des adultes. C'est notre oncle Baïos qui va être soulagé, puisque ce ne sera plus à lui désormais d'administrer nos biens. Il va pouvoir respirer un peu et prendre la vie avec davantage de décontraction et de sérénité. Notre sort ne dépend plus de lui, dorénavant. Notre avenir non plus, du reste.

- Il a bien mérité un peu de repos, à son âge. Encore que nous ne lui ayons rien coûté, il n'a eu qu'à administrer les entreprises de feus nos parents. Pas de quoi se faire des cheveux blancs non plus, elles marchent presque toutes seules.

- Et tu t'imagines que ça lui a permis de garder continuellement l'esprit tranquille ? Même si ça ne lui a pas occasionné de nombreuses migraines, il a quand même dû s'appuyer la gestion de nos biens. Et si possible dans le sens de la fructification, si tu vois ce que je veux dire. C'est peut-être à cause de lui que nous ne sommes pas immensément riches... Ou grâce à lui que nous ne sommes pas totalement ruinés... Qui sait s'il ne nous a pas sauvés du caniveau ?

- Dans la foulée, profite de ta présence à Athènes pour te faire couper les cheveux. Tu risques de passer pour un sympathisant des Spartiates [les Spartiates portaient traditionnellement les cheveux longs, au contraire des Athéniens, en dehors de ceux qui admiraient leur société, NDLA].

- Tu as raison, j'irai. Tu as progressé dans le maniement de la sarisse ?

- Oui, maintenant j'arrive même à l'employer en marchant au pas et sans perdre le rythme.

- Tu vois, tout arrive ! Même aux freluquets dans ton genre.

- Continue comme ça et je te fais enfermer dans un pithos* [profonde jarre ayant une faible base, utilisée pour stocker les denrées agricoles non périssables comme les céréales et les liquides, NDLA], que j'enterre définitivement, sans plus aucun espoir de l'ouvrir jamais !

- Alors fais en sorte qu'il s'agisse d'un pithos de vin, et pas de grains, tu seras gentil.

- J'y veillerai, promis. Bon, sur ce, je vais me préparer, les exercices militaires n'attendent pas. Pour ça, ils sont d'une grossièreté... Bonne journée.

- Toi aussi.

Une fois Xanthos parti, Agis ordonna à Scilurus de s'occuper de la vaisselle et fonça dans sa chambre enfiler une toge propre. Là, il perçut le frottement du balai de Palacus qui s'employait à nettoyer la cour intérieure. C'est seulement alors qu'Elvire, sa sœur, daigna paraître dans la cuisine. Bien qu'elle n'ait en rien participé à la fête, les cernes sous ses yeux attestaient également d'une nuit de mauvais sommeil.

- Tu as mal dormi, lui demanda Agis sur un ton qui dégoulinait d'hypocrisie ?

Il lui vint alors à l'esprit que la fête de la veille n'avait peut-être pas gêné que les esclaves.

- Avec le chahut que vous avez fait toute la nuit, ça t'étonne ? En plus je n'ai même pas participé à la fête, moi. J'en ai juste subi les nuisances !

- Et encore, il n'y avait pas de musiciens...

- Il n'aurait plus manqué que ça !

- Allons, soeurette, ne sois pas trop amère. Dis-moi plutôt ce que je peux faire pour susciter ton pardon et calmer ton courroux.

- J'y vais réfléchir.

Agis, Xanthos et Elvire, enfants de Démétrien, honorable citoyen d'Athènes, formaient une famille achéenne tout ce qu'il y avait de plus conventionnel, à condition de faire abstraction de quelques excentricités bien pardonnables. D'abord, il n'y manquait que les parents, emportés prématurément par une épidémie que même les prêtres et disciples

d'Asclépios*[dieu de la médecine, fils d'Apollon, NDLA] n'avaient pu identifier, guérir ni endiguer. Puis celle-ci s'était éteinte d'elle-même, sans que personne ne sache pourquoi ni comment, comme à chaque fois, laissant seulement trois orphelins dont les biens furent dès lors gérés par leur oncle Baïos. Physiquement, ils étaient assez partagés entre leur père et leur mère. Agis et Xanthos possédaient les épaules larges et la taille étroite, ainsi que des visages fins à l'arête du nez parfaite, ce qui pouvait faire d'eux des éphèbes très convoités à Athènes, et pas seulement par les femmes...A cela s'ajoutait une dentition impeccable d'une blancheur éclatante, un sourire désarmant, et des cils d'une longueur hors du commun qui ajoutaient encore à leur charme. Ils étaient bruns, glabres, au système pileux toutefois assez développé en vrais méditerranéens. Leurs cheveux, néanmoins, ne frisaient pas, pas plus que leur barbe. Il serait donc malaisé, en tout état de cause, de les prendre pour des ressortissants de l'empire perse. Leur sœur Elvire possédait, elle, tous les attributs de la beauté égéenne : des cheveux frisés d'un noir de jais, une taille fine, des seins parfaitement proportionnés et des hanches assez larges pour pouvoir porter un enfant sans éprouver la moindre appréhension. Il est vrai que la mortalité infantile était énorme. Ses frères disaient toujours d'elle qu'une telle beauté ne pouvait être mariée qu'à un pentacosiomédimne* [niveau le plus élevé dans les classes censitaires élaborées par Solon (640-558 avant J.C), disposant d'un revenu supérieur ou égal à cinq cents médimnes, unité de mesure servant à évaluer le volume des denrées alimentaires, représentant 52 litres environ de céréales ou de liquide, soit 31 kg de blé ou à peu près 27 kg d'orge, NDLA]. Mais étaient-ils réellement objectifs ? Cela représenterait pour eux un évident bond en avant sur le plan social, puisqu'ils n'appartenaient même pas à la classe des hippeis* [cavaliers, possesseurs de chevaux, pouvant revendiquer plus de trois cents médimnes, NDLA], mais aux zeugites* [possesseurs de bœufs et représentant plus de deux cents médimnes, NDLA]. Il faudrait faire attention toutefois qu'elle ne devienne pas une simple hétéaire. Ce serait incontestablement une forme de déchéance. Toute la famille s'en ressentirait. En un mot, ils demeureraient peu ou prou une famille ordinaire de l'Attique, certainement un petit peu plus aisée que la moyenne, mais tout à fait consciente de ne pas être à plaindre dans cette région ingrate qui depuis bien longtemps ne suffisait plus à nourrir ses habitants. Car s'ils possédaient un atelier de poterie en ville, ils étaient également propriétaires d'une terre attenante à leur logis, qui était travaillée par deux esclaves supplémentaires, à ajouter aux douze de la fabrique et aux deux qui servaient à la maison. Leurs propriétés s'étendaient donc sur les dèmes* [circonscriptions administratives NDLA] de l'intérieur et de la ville. Il ne leur manquait qu'une possession sur le dème de la côte pour être présents quasiment partout. Quand à leur demeure, celle-ci, sans faire preuve d'un luxe ostentatoire, possédait quand même des bains, en l'occurrence un pyélos* [baignoire en terre cuite, NDLA] ce qui n'était pas courant et généralement réservé aux logements les plus confortables. Les paysans vivaient habituellement dans des cabanes circulaires à pièce unique sans fenêtre ni commodités, en torchis et au toit de chaume, celui-ci provenant de la paille après les moissons. Pour Agis, Elvire et Xanthos, rien de semblable, sauf concernant leurs esclaves. Ils possédaient somme toute une maison assez conventionnelle. Celle-ci s'articulait autour d'une cour intérieure au centre de laquelle trônait – luxe suprême - un puits, et possédait trois chambres, ce qui était plutôt supérieur à la moyenne. La construction était en brique, de plain-pied, à plan rectangulaire. Le toit était en tuiles d'argile. La pièce principale et la plus grande était l'andrôn* [pièce principale d'une habitation grecque où l'on reçoit, mange, et où l'on peut même dormir, NDLA], où l'on recevait les invités. Le cas échéant, ils pouvaient également y dormir après la fête. Le sol était recouvert de galets pris dans du mortier. Les klinés*, sorte de meubles pouvant servir de banquettes ou de lits pour s'assoupir étaient disposés le long des murs de la salle. A côté se trouvait la cuisine. Elle ne possédait pas de matériel lourd mais un foyer portable en terre cuite. On pouvait aussi allumer à même le sol de petits feux de charbon de bois ou de brindilles. Les traces noires par terre attestaient

d'ailleurs de la fréquence de cette pratique. Sur l'un des murs se trouvaient des étagères recueillant le bois nécessaire à la préparation des mets en quantités plus importantes. Il n'y avait par contre pas de four. Une ouverture circulaire dans le toit permettait l'évacuation des fumées. Un mobilier spartiate s'y trouvait aussi : une table et quelques tabourets. L'andrôn et la cuisine ne communiquaient pas entre eux, et il fallait nécessairement passer par la cour. Cela pouvait être gênant parfois, particulièrement en hiver ou lorsqu'il pleuvait. Il en allait d'ailleurs de même pour les chambres et les bains. Nulle part, par contre, on ne trouvait de mosaïques décoratives comme il était coutume dans les maisons des classes les plus aisées. Les fenêtres étaient rares et de petite taille, et la pénombre régnait en maîtresse dans la demeure. Enfin, la maison était ceinte d'un mur de brique recouvert de lait de chaux, dont le portail donnait sur les terres de la famille. Sur celles-ci, ils cultivaient des fèves, des vesces, la vigne, le blé, et plus encore l'orge. Ils n'étaient jamais parvenus, toutefois, à être réellement autarciques en matière alimentaire. Pas plus que leurs voisins, du reste. L'autosuffisance alimentaire demeurait une chimère qu'aucun encore n'avait jamais pu atteindre, ni même réellement approcher. Adossé au mur d'enceinte, un poulailler et un pigeonnier fournissaient les œufs et les volailles pour la consommation domestique. Toujours cet espoir fallacieux de n'avoir besoin de rien ni personne d'extérieur...C'est aussi ce qui avait motivé l'implantation de ruches de paille qui fournissaient chaque année un poids conséquent de miel. Quant aux deux bœufs dont l'étable se trouvait près des cabanes des esclaves au milieu des terres, ils ne servaient pas à l'alimentation mais exclusivement aux travaux agricoles.

II

A l'instar du pou, le coiffeur est un parasite du cheveu. (Pierre Desproges).

C'est vers le milieu de la matinée qu'Agis prit son courage à deux mains et décida de se rendre à Athènes. La ville n'étant pas loin, vingt stades* au plus [un stade représentait 185 mètres, NDLA], il prévint donc les esclaves qu'il serait de retour pour le repas de midi. Il laça ses sandales et se mit en route sans attendre. Les chemins, quoi que caillouteux et poussiéreux en ce mois de thagélion* [mai juin, NDLA] de l'année de Calliades [480 avant Jésus Christ, NDLA] étaient sûrs, et la proximité de la cité rendait plus improbable encore une éventuelle présence de coupe-jarrets. Rien ne put donc l'empêcher d'admirer le splendide paysage méditerranéen qui s'offrait à son admiration. Même si les stigmates de la sécheresse demeuraient partout présents, avec en de nombreux points la roche calcaire apparente entre quelques maigres bosquets de chênes verts, la beauté n'en était pas moins envoûtante. Tout autour de lui poussaient également de nombreux buissons, la plupart épineux et vert foncé. Certains étaient même odoriférants. Le vrombissement des insectes tournoyant autour de lui, lui donnait l'impression de ne pas être seul, finalement. En particulier lorsqu'il fallait les chasser d'un ample geste de la main. La luminosité était si agressive qu'elle obligeait parfois le promeneur à baisser les yeux. Sans parler de la senteur enivrante des nombreuses plantes aromatiques qui composaient la flore locale. Il ne rencontra personne de connu jusqu'aux portes de la ville. Tout au plus aperçut-il quelques esclaves qui ne lui appartenaient pas en train de vaquer aux travaux des champs qui n'étaient pas les siens non plus. Ils n'avaient pour l'heure pas grand chose d'autre à faire qu'attendre que n'arrivent à maturité le blé et l'orge, et l'essentiel de leur activité se bornait donc à désherber afin que la croissance des céréales – base de l'alimentation – ne soit ni gênée ni entravée. Cela ne représentait pas, néanmoins, une énorme charge de travail, incomparable en tous cas avec celle de la période des labours ou des moissons, même si celle-ci était proche.

Dès qu'il eut pénétré dans la cité, le hasard le fit rencontrer son grand ami de toujours, Pamphile. Celui-ci habitait, lui, la ville, et ressemblait aussi peu à son comparse physiquement qu'il lui était semblable intellectuellement. Pamphile était petit sans toutefois être comparable à un nain, mais sa peau était d'un blanc laiteux très sensible aux morsures du soleil, et ses cheveux d'un blond évoquant la paille. Il était incroyablement trapu, aux épaules démesurément larges, et un simple coup d'œil vous renseignait sur sa force qui devait être peu commune. Son système pileux semblait, lui, plutôt déficient, et il rappelait davantage un celte de Gaule Belgique qu'un réel méditerranéen. Il avait ce matin là le même regard creux et les mêmes cernes sous les yeux qu'Agis, et il n'y avait aucun doute sur le fait qu'il ait participé à la fête de la veille. Une soif irrépressible les saisit soudain. Ils décidèrent de l'étancher en entrant dans une auberge pour boire un lait de chèvre chacun. En temps normal, ils eussent consommé du vin blanc, mais leurs frasques nocturnes leur interdisaient ce matin là

l'absorption d'un tel breuvage. Puis ils décidèrent de se rendre ensemble jusqu'à l'atelier de céramique d'Agis. Une fois sur place, ils purent constater qu'onze esclaves étaient à pied d'œuvre et très actifs, sous l'œil bienveillant mais néanmoins vigilant du contremaître, un esclave lui aussi, vérifiant à la fois la bonne marche et la qualité de la production des vases, coupes, cratères* [grands vases servant à mélanger le vin et l'eau. Le vin, d'un degré alcoolique plus élevé qu'aujourd'hui, n'était pas bu pur, NDLA], lécythes* [petits vases utilisés pour stocker de l'huile parfumée destinée aux soins du corps, NDLA]...Il constata que le travail allait bon train et à un rythme soutenu : certains façonnaient l'argile sur un tour, d'autres la peignaient ou la vernissaient, d'autres enfin la faisaient cuire dans un énorme four. Ils ne manquèrent d'ailleurs pas d'être incommodés par la chaleur étouffante qui régnait dans cet atelier somme toute relativement exigü. Ils restèrent toutefois en extase devant la finesse du trait des dessins à figure rouge qui emportaient alors la faveur du public. Ils jetèrent enfin un œil sur l'état de la demande. Ils purent ainsi constater que si les commandes de coupes, de cratères, d'amphores et de lécythes restaient stables et à un niveau plutôt élevé, celles des pithoi [pluriel de pithos, NDLA] étaient en chute libre. Cela n'avait somme toute rien d'étonnant ni de bien alarmant. Si dans l'ensemble on pouvait aisément casser un cratère, une amphore ou à plus forte raison un lécythe, l'acquisition d'un pithos, que l'on ne déplaçait qu'exceptionnellement et qu'on enterrait habituellement jusqu'au col était pour la vie, quand elle ne s'étendait pas sur plusieurs générations. Ils s'enquirent enfin des thèmes traités par les décorateurs. Ceux-ci étaient en effet caractéristiques des goûts et des attentes de la clientèle. Ils tournaient pour la plupart autour de quelques sujets privilégiés : la mort de Sarpédon tué par Patrocle, les douze travaux d'Héraclès, les légendes impliquant les dieux, et les scènes de la vie quotidienne. Par exemple un pêcheur relevant ses filets, un agriculteur en train de moissonner à la faucille, des convives en train de partager un repas lors d'un symposion* [banquet, NDLA], des hoplites* [fantassins lourds, NDLA] armés de pied en cap prêts à en découdre, et même un homme en train de dormir. Les scènes reproduites allaient donc des plus martiales aux plus banales, en passant par le registre du sacré. Agis eut soudain une idée.

- J'hésite... Je me demande si je ne vais pas me lancer dans la production d'huile d'olive.
- C'est sûr que de la sorte tu ne manqueras jamais de clients. Et tu l'exporterais ?
- J'ai parlé de me lancer dans la production, pas la commercialisation. Je préfère laisser le négoce à des professionnels qui possèdent déjà un réseau, une organisation, tout ça... Sinon, il faudrait que je parte de rien et je n'en ai aucune envie.
- Mais tu ne produis pas déjà du vin ?
- Très peu. Disons que c'est anecdotique. Juste pour la consommation de ma famille, mes amis et mes gens de maison. D'ailleurs je ne le vends pas. Tu as quand même pu tester sa qualité hier soir.
- Je dois dire qu'il était tout à fait correct, et magnifiquement coupé [les Grecs ne buvaient quasiment jamais de vin pur, et le coupaient d'une proportion d'eau variable en fonction du degré d'ébriété qu'ils désiraient atteindre, NDLA]. Il était tout aussi propice aux libations qu'à la consommation ou à la fête. Félicitations.
- Je vais aller chez le barbier, tu m'accompagnes ? Tu me feras la conversation.
- Volontiers. De la sorte tu ne t'ennuieras pas pendant qu'on te coiffa.
- Et pour toi, les affaires marchent, Pamphile ?
- Tu sais bien que je possède une forge en ville et que le travail du bronze n'a aucun secret pour mes esclaves. Pour l'heure, je vends surtout des casques, des haches, des boucliers, des épées, des pointes de sarisses et des pièces d'armure. Pas mal de cnémides* [éléments de protection des tibias, NDLA], aussi. Ça ne marche pas trop mal, surtout qu'en ce moment les Mèdes n'arrêtent pas de s'agiter aux frontières. Au moins, c'est bon pour le commerce, faute de remonter le moral !
- Je sais. C'est vrai que c'est préoccupant, tout ça...

- Et tu sais mieux que personne que chacun doit subvenir à l'acquisition et l'entretien de son équipement militaire. Quelque part, ça m'arrange d'ailleurs. Ah ! Nous voilà chez le barbier.

III

Il faut choisir, se reposer ou être libre (Thucydide).

Agis demanda une coupe de cheveux, et dans la foulée qu'on lui rase aussi la barbe. L'échoppe du barbier était quasiment pleine, tant il est vrai que beaucoup s'y retrouvaient, moins pour se faire couper ou raser que pour s'y rencontrer et bavarder. Ce genre de commerce, sur ce plan là, était presque aussi fréquenté et populaire que l'agora* [place publique, centre administratif, religieux et commercial d'une cité grecque, NDLA]. Alors que le coiffeur, un métèque* [personne domiciliée à Athènes mais provenant d'une autre cité, NDLA] officiait, Agis et Pamphile devisaient tranquillement. C'est alors que survint le vieil Ajax. Il ne s'agissait en réalité que d'un quadragénaire, mais il faut bien dire que l'on n'est pas spécialement charitable à vingt ans, et que l'on a trop souvent tendance à prendre pour des vieillards ceux qui ont au moins le double de votre âge. Ajax le savait d'ailleurs parfaitement, et considérait la chose avec une certaine bienveillance plutôt amusée. Être qualifié de « vieux » ne le gênait donc pas le moins du monde. Il lui en faudrait apparemment beaucoup plus pour se formaliser. Physiquement, ce qui sautait en premier lieu aux yeux dans sa personne était son infirmité. Ajax ne possédait en effet plus qu'une jambe, et ne se déplaçait jamais sans sa béquille placée sous le bras gauche, et bien entendu sa jambe de bois du genou au pied. Mais le fait d'être unijambiste n'avait en rien entamé son moral ni sa joie de vivre. Presque au contraire, avait-on parfois envie de dire. Le bruit courait que son amputation, au niveau du genou, était due à un mauvais coup reçu lors d'un combat passé contre les Perses. Mais là encore, où se trouvait la vérité ? C'est d'ailleurs peut-être parce qu'il avait frôlé la mort qu'être qualifié de « vieux » ne pouvait en aucun cas le contrarier. Chaque année dont il bénéficiait depuis pouvait être assimilée chez lui à une nouvelle victoire sur l'adversité... En tous cas, Agis n'avait jusqu'alors jamais osé le questionner sur les circonstances de son infortune de peur de le froisser. Cela n'empêchait qu'il brûlait d'en savoir davantage. Peut-être, fort du soutien de Pamphile, oserait-il l'interroger aujourd'hui ? Ajax, comme à son habitude, avait l'air de très bonne humeur. C'était donc plutôt encourageant... L'infirme posa sa béquille contre un mur, s'assit sur un tabouret parmi la clientèle, et commença à se mêler aux conversations. Ne sachant par quel bout aborder le sujet, Agis commença par parler de choses et d'autres. Puis il rassembla son courage et interrogea Ajax sans le moindre détour.

- Que t'est-il arrivé à la jambe, au fait ? Depuis le temps que je te connais, tu ne me l'as jamais raconté... Ne me dis pas que tu es né comme ça !

Ajax éclata de rire.

- Oh, c'est un cadeau des ces chers Perses, tu ne le savais pas ? Il y a un peu plus de dix ans de ça. Tu as été au courant de ce qui s'est passé, non ?

- Absolument pas, non.

- Ben qu'est-ce qu'ils t'ont appris, tes pédagogues, quand tu étais enfant ?

- L'histoire que j'ai apprise était bien plus académique que ce qui s'est passé il y a environ dix ans. Ça parlait surtout de Clisthène, Solon, des Troyens, tout ce genre de choses quoi. Qui n'étaient pas spécialement désagréables ni inintéressantes, il faut bien le reconnaître.

- Mais ils ont omis ce qui s'est passé récemment.

- Je crains fort que oui, en effet. Eh, ben, raconte, alors.

- Tu n'as vraiment personne dans ta famille qui a pu t'en parler ? J'ai du mal à le croire...

- Puisque je te le dis. Et tu comptes te faire prier longtemps ?

- A quel sujet ?

- Avant de raconter, cette bonne blague !

- Bon, bon, je commence, ne t'énerve pas.

Ajax plissa le front, sembla scruter le lointain et commença à expliquer que tout avait commencé quand Cyrus II, roi des Perses, avait transformé son petit royaume vassal des Mèdes en un immense empire. Il avait alors commencé par annexer la Lydie de Crésus et assujettir les cités grecques d'Ionie. Ajax lui-même ne l'avait pas vu parce que ces faits s'étaient déroulés il y avait de cela approximativement soixante sept ans, si ses calculs étaient exacts. Mais plus tard, Darius Ier, nouvel empereur, avait voulu étendre son empire vers la Propontide* [mer de Marmara, NDLA], et le Pont-Euxin* [mer Noire, NDLA]. De la sorte, il aurait entre autres pu contrôler les sources d'approvisionnement en blé, en or, et en bois de construction navale. Ça valait donc le coup, quoi qu'il en soit. Dans cette optique, il s'était attaqué aux Scythes, avec qui les Grecs commerçaient beaucoup. C'est ainsi qu'aidé de contingents grecs ioniens, Darius avait réussi à maîtriser la Thrace, et Amyntas Ier, roi de Macédoine, prudent, avait préféré reconnaître sa suzeraineté. Le Perse avait, dans la foulée, soumis les ports de Byzance et de Chalcédoine. De ce fait, il avait pris le contrôle du trafic maritime entre le Pont-Euxin et la Méditerranée. Mais les Scythes avaient pratiqué la politique de la terre brûlée, et l'expédition s'était soldée par un cuisant échec. Il y avait à peu près vingt-huit ans en arrière, Darius s'était emparé de l'île de Samothrace, et la même année, Athènes sollicitait son alliance. On aurait pu croire l'empire perse au faite de sa puissance. Suite à la campagne contre les Scythes, Darius avait cru pouvoir compter sur la fidélité des Grecs. Fatale erreur ! Car de leur côté, ceux-ci avaient estimé qu'ils pouvaient se révolter sans prendre de risques excessifs, puisque l'expédition malheureuse avait prouvé que l'empire n'était pas invulnérable. En réalité, tout était parti de là.

Les causes de la révolte de l'Ionie, poursuivit Ajax, avaient été multiples. Celle-ci était composée de douze cités grecques : Milet, Ephèse, Phocée, Clazandres, Colophon, Priène, Téos, Chios, Samos, Erythrée, Myonte et Lébédos. A ces cités, il fallait ajouter celles de l'Eolide, dont Smyrne. Toutes étaient soumises à la Perse sauf Milet, qui à la suite d'un traité d'amitié avec Cyrus, restait relativement indépendante. C'est pourtant elle qui allait devenir l'âme du premier soulèvement qui s'était produit il y avait dix-neuf ans de ça. L'île de Naxos, un peu avant, avait chassé les aristocrates qui la dirigeaient. Ces derniers, réfugiés à Milet, demandèrent l'aide d'Aristagoras dans l'espoir de reprendre le pouvoir. Ce même Aristagoras avait demandé l'aide et l'autorisation d'Artapherne, satrape* [gouverneur d'une division administrative dans l'empire perse, NDLA] de Lydie. Celui-ci avait accepté. Mais là encore, l'imprévu allait frapper où l'on ne l'attendait pas : au cours d'une expédition, perses et milésiens s'étaient querellés. Le résultat ne s'était pas fait attendre : ils avaient dû se replier après quatre mois de siège. Or les Perses avaient tenu Aristagoras pour responsable de leur échec, et avaient demandé qu'il rembourse les frais de cette campagne inutile. Pour sauver sa vie, il ne lui restait plus d'autre choix que de se révolter. C'était peut-être un peu excessif pour si peu, mais les faits étaient là... La guerre avait donc éclaté entre les Perses et les Milésiens qui avaient pris par surprise une flotte mède qui se trouvait sur place. Aristagoras avait alors renoncé à la tyrannie, proclamé l'isonomie* [égalité politique des citoyens, NDLA] dans toutes les cités ioniennes. Mais il n'était pas idiot et se savait en infériorité militaire. Il

n'ignorait pas qu'Artapherne possédait derrière lui tout le potentiel de l'empire perse. Et ce n'était pas peu dire ! Il s'était donc embarqué pour Sparte afin de solliciter de l'aide. Mais la cité la plus puissante de toute la Grèce était divisée par une rivalité interne entre ses deux rois : Cléomène Ier et Démarate. Les Spartiates avaient donc refusé de bouger. Il n'était plus alors resté à Aristagoras qu'Athènes. Là, le terrain était Plus favorable : la cité était inquiète des intrigues d'Hippias, l'un de ses tyrans chassé de l'Attique et réfugié à Sardes. Ce dernier avait espéré, grâce à l'empire perse, pouvoir revenir au pouvoir en tant que despote. Athènes avait donc accepté de réagir et envoyé vingt trières* [navire de guerre à trois rangs de rameurs, NDLA], à ajouter aux cinq fournies par Érétrie.

Artapherne, poursuivait Ajax, n'avait pas mis moins de six ans pour mater ce soulèvement. D'autant que les premiers affrontements avaient été remportés par les Ioniens. Il y avait de cela à peu près dix-huit ans, la flotte achéenne avait réussi à mettre en fuite une escadre phénicienne. Les Grecs avaient également remporté une grande victoire terrestre. Ils avaient même pris et saccagé Sardes, à l'exception de son acropole défendue par Artapherne en personne, ce qui avait flanqué un rude coup au moral de leurs ennemis. Du coup, l'armée perse avait été contrainte d'abandonner le siège de Milet pour revenir à Sardes à marche forcée. C'étaient donc les Grecs, cette fois, qui se trouvaient contraints de se replier. Puis Artapherne, qui avait reçu des renforts, les avait interceptés et écrasés au niveau d'Ephèse. Le corps expéditionnaire était donc rentré à Athènes ou Érétrie. Mais tout cela n'avait en rien empêché la révolte de s'étendre. Il y avait toujours dix-huit ans approximativement, la rébellion s'était étendue à Chypre, la Propontide, l'Hellespont* [détroit des Dardanelles, NDLA], Byzance et toute la Carie. Il y avait de cela dix-sept ans, la situation des Perses était critique. Ils avaient donc réagi fortement, en levant simultanément trois armées et une nouvelle flotte. Ils avaient ensuite réussi à écraser la révolte à Chypre et dans les cités de l'Hellespont. Les Cariens avaient été vaincus sur la rivière Marsyas* [Çine Çayi en Turquie, NDLA], puis à Labranda, l'été d'il y avait seize ans de cela. Puis ils s'étaient ressaisis et avaient gagné à Pédassos. Il y avait quatorze ans en arrière, les Cariens avaient définitivement déposé les armes et avaient laissé Milet seule. En plus, les insurgés avaient éprouvé des difficultés à financer leur flotte et leurs mercenaires. Ils avaient donc subi d'autant plus de défections dans leurs rangs. En début d'année, il y avait de cela quatorze ans, les Perses avaient attaqué Milet par voie de terre et maritime simultanément. La flotte grecque avait aussi été anéantie, et Milet prise et rasée. Enfin, cela faisait maintenant treize ans, les Perses avaient soumis les dernières îles rebelles : Chios, Lesbos, et Ténédos. Personne, selon Ajax, ne pouvait imaginer la réaction de tristesse qui s'était alors emparée des cités de la Grèce continentale, Athènes en particulier. Ajax marqua une courte pause et affecta alors une expression pensive. Puis il reprit la parole.

- Le hasard de nos pérégrinations avait fait que je me trouvais parmi les défenseurs de Ténédos. Une île ma foi fort agréable en temps de paix, je suppose. Mais là, l'ambiance était toute autre. Alors que j'étais avec les défenseurs aux abords de la cité et que l'on tentait de contenir une offensive de l'infanterie perse, j'en ai soudain vu un se dresser devant moi. Il était grand comme l'acropole, le saligaud ! Le temps que j'esquisse le moindre mouvement, sa masse s'était abattue sur mon genou, m'avait quasiment arraché la rotule, et presque pulvérisé l'os du tibia. Il n'y était pas allé de main morte, le fumier. Et je n'avais pas de cnémides, hélas. Des camarades m'ont empêché de tomber, amené à l'arrière et protégé. Les médecins ont fait tout leur possible mais n'ont pas pu sauver le membre et ont dû amputer. Les dieux me sont témoins qu'ils ont pourtant fait tout ce qu'ils ont pu. Enfin, toute science possède ses limites...Puis mes compagnons d'infortune se sont arrangés pour que je fasse partie des trop rares fugitifs, et que je puisse rejoindre Athènes. Pour ça, je leur en suis redevable à vie. Ils m'ont évité la mort ou au mieux l'esclavage. Ensuite, il y a eu la campagne d'il y a dix ans, qui s'est terminée par la victoire de Marathon. Je n'y ai pas

participé, tu penses bien, en tant qu'invalidé ! Et il paraît que les Perses sont encore en train de remettre ça ! N'ont-ils pas déjà conquis la Thessalie ? L'an dernier ils ont envoyé deux ambassadeurs en Grèce pour demander « de l'eau et de la terre » en signe de soumission. Mais ces génies ont omis de consulter Athènes et Sparte, avec qui ils sont théoriquement toujours en guerre. En riposte, les Achéens se sont unis au congrès de Corinthe. C'est pas réjouissant, je te le dis, moi.

- Finalement, tout bien réfléchi, tu es presque un héros, déclara Agis.

- Comme tu y vas ! Toi, tu es trop imprégné des récits de l'Illiade et l'Odyssée.

- C'est-à-dire que j'ai appris à lire et écrire avec, alors...

- Comme nous tous, si tu vas par là. Mais ne confonds pas les exploits des Achéens devant Iliou* [Troie, NDLA] et ma médiocre expérience de futur unijambiste. Même si je n'ai jamais compris que les Troyens acceptent un cadeau de l'ennemi en temps de guerre. On peut dire qu'ils ne l'ont pas volée, leur défaite, ceux là !

- Ça a dû te faire horriblement mal, non ? Le coup, je veux dire...

- La douleur a été si intense que quand je me remémore cette scène, j'ai l'impression qu'elle se déroule comme au ralenti et derrière un voile de brume qui la rend floue, tellement le souvenir de la souffrance est violent et terrible ! Ça te donne une idée, mais tout juste approchante, de ce qu'a pu être la réalité. A se demander comment je ne suis pas tombé dans les pommes. Fallait-il que la situation soit critique et la tension nerveuse à son comble ! Mais encore, ça c'était court, et de la gnognotte par rapport à l'amputation et la cautérisation. Pourtant ils ont fait le plus vite qu'ils pouvaient. J'ai dû perdre je ne sais quelle quantité de sang, au passage...Là oui tu chiales. Et tu peux y aller, t'en mettre à cœur joie, y'a personne pour se foutre de ta gueule ! Je suppose que c'est là l'apanage des souffre-douleur du destin !

- C'est renversant, conclut Agis !

- Pourvu que ça ne se reproduise pas, commenta Pamphile...Parce que ce n'est pas bien beau, tout ça.

- Et Marathon ?

- Comment veux-tu que je te dise, sans y avoir été ? Demande à un témoin, après tout !

Pendant qu'Ajax racontait son histoire, Agis avait été coupé et rasé. Le coiffeur avait même enduit son menton d'huile d'olive parfumée à l'iris pour atténuer le feu dû à la morsure du rasoir.